

Alençon

Alençon. Rescapée de la Shoah, Isabelle Choko s'adresse aux collégiens

OUEST-FRANCE.FR | vendredi 16 mars 2018

822 mots



Isabelle Choko, qui a survécu à la Déportation, vit près de Paris. - Crédit Fabienne Gérard

Jeudi 15 mars 2018, pour la Journée de la Résistance, de la Déportation et des Droits de l'Homme, Isabelle Choko, rescapée de la Shoah, a témoigné devant des élèves des collèges Louise-Michel et Racine d'Alençon.

Christophe Bayard est professeur au collège Louise-Michel d'Alençon et président de l'association locale Vive la Résistance. Jeudi 15 mars, à l'occasion de la Journée de la Résistance, de la Déportation et des Droits de l'Homme, il a proposé à des Résistants, déportés, enfants cachés pendant la Seconde Guerre mondiale, de témoigner. Parmi les intervenants, Isabelle Choko.

Une jeunesse brisée

À peine plus d'1m50. Un corps, tel une brindille, élégamment vêtu de violet et de parme. Hier après-midi, Isabelle Choko, 90 ans cette année, a évoqué sa jeunesse brisée par le nazisme devant près d'une centaine d'élèves des collèges Louise-Michel et Racine. Une foule agitée, bruyante, qui s'est tue dès qu'elle s'est levée pour raconter. Raconter le ghetto polonais de Lodz, les camps, la mort de ses parents, le typhus, la Libération.

« J'espère que mon récit ne va pas trop vous chagriner, s'inquiète-t-elle d'emblée. À la fin, je vous parlerai d'espoir. J'étais une petite fille unique et gâtée. Mes parents étaient pharmaciens. J'étais très heureuse. Ce bonheur s'est terminé en septembre 1939 quand les Nazis sont entrés en Pologne. Dès leur arrivée, ils ont pris des mesures anti-juives. Nous devions porter deux étoiles, pour que l'on reconnaisse aussi les juifs de dos. »

Le ghetto de Lodz

Les fouilles menées par les Allemands dans leur maison, la confiscation de leurs biens... « Un jour, deux hommes sont venus à la pharmacie, ont demandé toutes les clefs et nous ont dit : « Fichez le camp ! ». C'était la première fois que je voyais des larmes dans les yeux de mes parents. Rentrés à la maison, nous avons découvert que les Nazis avaient mis des scellées sur la porte de leur chambre. »

La famille est contrainte ensuite de rejoindre le ghetto. « Il était fermé par des barbelés et des soldats en armes. Personne n'y entrait, personne n'en sortait. J'avais 12 ans. Pour ne pas partir travailler en Allemagne, nous nous sommes cachés. Nous avons très faim. Mon père est décédé pendant une nuit. Ma mère et moi avons été attrapées, puis emmenées à la gare où nous attendaient des wagons à bestiaux. »

D'Auschwitz à Bergen-Belsen

Isabelle Choko interroge les élèves. « En avez-vous vu ? Êtes-vous allés à Drancy ou à Bobigny ? » Puis, elle reprend son récit, toujours debout. Elle fixe les jeunes gens et se met à décrire avec précision son arrivée au camp d'Auschwitz-Birkenau en août 1944. « Des cris, une pagaille inoubliable, les femmes que l'on sépare des hommes, les soldats qui tirent dans le tas, c'était quelque chose d'affreux. Vous imaginez les images qui restent dans mes yeux. »

La sélection au bout du quai, les têtes rasées. « On ne se reconnaissait quasiment plus. Ma mère pleurait. La première nuit, nous avons dormi dehors couchées par terre. » Quelques jours plus tard, elles sont transférées dans un camp de travail en Allemagne. « C'était quelque chose d'épouvantable. On travaillait toute la journée, dans le froid et le gel, par moins dix, moins quinze, avec nos robes pas chaudes et nos sabots. »

En février 1945, mère et fille sont emmenées au camp de Bergen-Belsen. « Je suis allée travailler à l'infirmerie. J'y ai attrapé des poux et le typhus. J'avais de la fièvre, je me suis endormie, ma mère à côté de moi. Quand je me suis réveillée, elle ne bougeait pas. Je l'ai secouée, elle ne bougeait toujours pas. J'ai compris qu'elle était morte. Je suis restée couchée toute seule, je me suis dit que c'était terminé. »

Le retour à la vie

Lorsque l'armée britannique libère le camp en avril 1945, Isabelle Choko n'est plus que l'ombre d'elle-même. « Excusez-moi, je vais m'asseoir un peu », s'interrompt-elle. Une heure déjà qu'elle égrène tous ces souvenirs. Accrochés à ses mots, silencieux, les collégiens murmurent parfois à l'évocation de moments terribles. « J'étais un cadavre ambulancier, reprend-elle. On m'a opérée, puis dans un hôpital improvisé, on m'a mise sous perfusion. »

En Suède, ensuite, Isabelle Choko a été soignée pendant de longs mois. « Je suis revenue à la vie », avoue-t-elle. Puis, elle est arrivée en France où elle a retrouvé un oncle et une tante qui y avaient émigré en 1933. « Cette guerre a fait six millions de morts, dont un million et demi d'enfants, rappelle-t-elle aux collégiens. Soyez vigilants pour que cela ne puisse jamais se répéter ! Vous avez toute la vie devant vous, choisissez de vous aimer. »

Fabienne Gérard